

Plume, première année, numéro 3, printemps-été 2006, publiée en hiver 2008 pp. 5-23

## **Le parcours de l'eau dans *Les Nourritures Terrestres***

**Massumeh Ahmadi**

Université de Grenoble

**E-mail: [massum\\_ahm@yahoo.com](mailto:massum_ahm@yahoo.com)**

### **Résumé**

Une apologie de la vie terrestre, « *Les Nourritures Terrestres* » sont la quête du paradis de repos dans le monde d'ici bas. Mais piégé par ses conflits internes, l'auteur constate que sa terre paradisiaque est bien difficile à accéder. Gide oscille entre les deux pôles que sont le monde sensible et l'invisible pour collecter les éléments censés harmoniser son paradis imaginaire et le réaliser. Ces parcours suivent un trajet de rêve pour aboutir à une fin heureuse donnant sur une vision universelle de la totalité apaisante: le Un-Tout.

**Mots clés:** Cycles temporels, eau, éléments bachelardiens, imaginaire, Un-Tout.

6 Plume 3

**Introduction**

Les œuvres critiques sur l'auteur des *Nourritures Terrestres*, donnent souvent sur ce constat: *André Gide ou les contradictions intérieures*. Gide y est présenté un « être » où le « soi » individuel et le « moi » social peinent à se réconcilier. Mi-paysan, mi-bourgeois, demi-protestant, demi-catholique, il s'accommode mal de l'ascèse religieuse; il penche plutôt pour la sensualité et la vie hédoniste.

Gide aspire à la nouveauté en tout temps et dans tout lieu, pour goûter pleinement la joie de vivre. Pourtant, il n'y piétine pas et va au-delà de cette forme de joie en constatant que «*Toutes les joies de nos sens ont été imparfaites* » et, insatisfait, le voilà en quête d'une autre nouveauté. L'insuffisance des joies du sens le guide vers celles du monde spirituel pour y trouver enfin une réponse à son besoin de totalité: «*qu'un système complet de pensées ordonnées justifiât à moi-même mes actes ; mais parfois je ne l'ai pu considérer que comme l'abri de ma sensualité* » (André Gide, 1921, p. 42). C'est dire que Gide ne se détache jamais du monde sensuel, qu'il place sous l'ordre d'un royaume plus complet. Un royaume où la lumière trouve son sens dans le voisinage de l'ombre.

Entre lumière et ombre, vie et mort, ciel et terre, vacille la pensée gidienne. La vie ne prend sens, aux yeux de Gide, que dans ces mouvements perpétuels, dans ces conflits de toujours, qui constituent en fait le moteur de la quête du bonheur dans son œuvre le plus poétique, *Les Nourritures Terrestres*. En effet dans cette œuvre, Gide, qui oscillait toujours entre les pôles opposés du monde physique et métaphysique, arrive enfin à une vision de repos, celle de L'Un-Tout dominant le monde. Cette vision lui donne la clé essentielle, lui ouvrant un nouvel horizon qui résolut tous ses conflits intérieurs, ce qui est d'ailleurs le sujet de la présente étude, cherchant une réponse convaincante à ce grand repos gidien dans *Les Nourriture Terrestres*, malgré ses grands conflits intérieurs.

Grâce à l'approche critique de Gaston Bachelard nous avons pu pénétrer dans le monde imaginaire gidien pour y trouver l'élément essentiel du *cogito*

du rêveur: comment le rêve de l'eau, l'élément favori de Gide, pourrait-il expliquer l'origine de ses conflits et le conduirait-il à une vision du repos. Ce qui peut aussi réclamer l'identité d'un « être », ses forces cachées et ses pensées profondes, qui sauraient parfois révéler les véritables raisons de changements de cet « être ». Nous aurons aussi recours à des diagrammes, qui nous donneront un schéma des rêves gidiens, nous permettant de mener une étude compatible au monde imaginaire.

### **I. La vie cyclique de l'eau, rêvée dans *Les Nourritures Terrestres***

Dès les premières pages des *Nourritures Terrestres*, l'image d'un « grain qui roulait à terre » s'impose comme une image décisive, puisque les autres qui la précèdent, sont en grande harmonie avec elle, entrant l'une après l'autre, en relation avec la terre, l'eau ou l'air qui est parfois sec, parfois humide ou même lumineux. Il s'agit d'un grain errant en quête d'un abri sûr pour se fixer, mais aussi donne l'image d'une goutte d'eau tombée du ciel.

Dans le sillage des parcours imaginaires d'un être en état de grain, Gide décrit une scène où il voit les champs dans une ambiance un peu magique:

« Je vous ai vus, grands champs baignés de la blancheur de l'aube ; lacs bleus, je me suis baigné dans vos flots – et que chaque caresse de l'air riant m'ait fait sourire, voilà ce que je ne me lasserai pas de te redire – Nathanaël ; je t'enseignerai la ferveur. » (Gide, 1921, p.19)

Pour ces champs ou bien pour la nature, l'aube signifie l'eau même: étant conscient que l'aube est un moment du jour où les ténèbres s'en vont, pâlisent, cédant la place à la blancheur de l'aube, et qu'ici la nature est en train de se baigner dans cette blancheur d'une mer écumeuse ou d'une mer d'une nuance laiteuse.

D'après Bachelard, parfois les rêveries véhiculent des caractères invisibles qui sont perçus avant les visibles ; à titre d'exemple, il se pourrait que l'on remarque dans la rêverie de l'eau « *sa chaleur avant sa blancheur* » (G. Bachelard, 1942, p.166), le rêveur dénotant cette chaleur dans la

8 Plume 3

blancheur. Toujours dans ce sens, la chaleur de l'eau peut aussi rappeler une ambiance maternelle, et sa blancheur son aspect laiteux ; c'est là où ce grain rêvé de Gide se voit en état ovulaire, destiné à la fécondation. Et « *les champs baignés dans la blancheur de l'aube* » est aussi une image métaphorique traçant une matrice prête à recevoir le grain.

Cette phrase bachelardienne que « *toute eau est un lait* » (*Ibid.* p. 158), nous rappelle ce grain ovulaire en train de se nourrir de ce liquide matriciel et laiteux dès les premiers jours de son existence, et c'est là que s'annonce le thème *Des Nourritures Terrestres*.

Viennent après, les « *lacs bleus* » qui rappellent le lien entre l'eau et le bleu du ciel: l'alliance entre l'eau et l'air, ou bien entre le blanc et le bleu. Ce mariage des gouttes d'eau avec l'air, se renforce de plus en plus, en présence de la lumière. Il se manifeste à travers des combinaisons de mots présents dans une autre scène décrivant la nuit des « *croisées* »:

« Ah! Comme j'ai donc respiré l'air froid de la nuit – ah! Croisées! Et tant les pâles rayons coulaient de la lune, à cause des brouillards, comme des sources – on semblait boire. » (Gide, 1921, p.23)

L'air froid est apparemment impuissant de féconder ce petit grain ovulaire. Et la nuit est en fait une autre face de l'eau maternelle, transformée maintenant en une déesse « *qui enveloppe tout, qui cache tout ; elle est la déesse du Voile* » (G. Bachelard, *L'eau et les rêves*, 1942, p.137). La déesse accomplit sa parfaite élévation vers son impeccable forme qui est la lune, la reine solitaire. C'est là que les pâles rayons sont perçus, annonçant le commencement d'une autre alliance chez cette lune: celle de l'eau avec le feu caché. Un feu si étroitement lié à cette eau séductrice, qu'il s'est liquéfié mais reste quand même lumineux, parce qu'il est divinisé dans l'air en retrouvant des caractères sacrés.

Ce grain, fou du désir de se désaltérer dans cette source de lumière et d'avalier les nourritures laiteuses et lumineuses, se transforme progressivement en un œuf, puis s'enfonce dans les couches matricielles.

Le temps passe et la période d'incubation du grain continue son chemin vers la phase latente de son sommeil de chrysalide, au fin fond des eaux-mères où des opérations douloureuses de la « Parturition » commenceront afin de le faire épanouir et renaître (Gide, 1921, p. 24). Or, dans ce rêve si profond, l'être gidien cherche en effet « *dans l'épuisement de la chair* », l'émancipation de son esprit (*Ibid.*, p.25). Ainsi, chez cet être, dès les premiers jours de son existence charnelle et terrestre, une sorte de combat se révèle contre la captivité des couches maternelles et les contraintes liées à la vie terrestre.

Le jour de la renaissance arrive enfin et le grain sort la tête de sa grotte matricielle et terrestre. Il commence à croître en même temps qu'il observe les phénomènes qui se passent autour de lui:

« J'ai vu la plaine après l'été, attendre ; attendre un peu de pluie. La poussière des routes était devenue trop légère et chaque souffle la soulevait. Ce n'était même pas un désir ; c'était une appréhension. La terre se gerçait de sécheresse comme pour plus d'accueil de l'eau. »  
(*Ibidem*)

Dans ce passage Gide décrit l'image de l'attente de la terre assoiffée de l'eau, car elle s'est évaporée vers le ciel. Son absence est tout de suite sentie par la terre, et c'est pourquoi elle prépare une grande « vasque évasée » prête à y recevoir toutes les eaux perdues. L'eau qui dissout, qui coagule et qui, par « *cette puissance bivalente reste toujours la base de conviction de la fécondité continue* » (Bachelard, 1942, p.150). Elle « *apporte à la terre le principe même de la fécondité, calme, lente, [et] assurée* » (*Ibid.* p. 149). La terre, Une fois cette fécondité sentie, la terre refuse de la perdre. S'annonce alors entre ciel et terre une guerre froide, mais permanente dont l'enjeu est l'eau. Une guerre qui atomise le ciel, le charge d'orage, juste à la veille de la séparation de l'eau de la terre:

« Le ciel s'était chargé d'orage et toute la nature attendait. L'instant était

10 Plume 3

d'une solennité trop oppressante, car tous les oiseaux s'étaient tus. Il monta de la terre un souffle si brûlant que l'on crut défaillir, et le pollen des conifères sortit comme une fumée d'or des branches. – puis il plut. » (Gide, 1921, p.29)

La fumée d'or, ce feu caché dans la terre, pleurant l'absence de l'eau, est l'image d'un amour qui consume tout ce qui est terrestre, ce feu errant qui a perdu son eau désaltérante.

La pluie après l'orage (la première forme de la pluie)<sup>1</sup>, est en effet un rappel à la parturition de l'eau dans le ciel: L'air se combine avec les nuages qui se gonflent ; il se retire, et une lumière orageuse, et non pas laiteuse, s'y impose. La terre regarde la fumée du feu se réclamant après le vol de l'eau vers le ciel, tandis que l'air contemple la flamme du feu se manifester, avant la chute de l'eau sur la terre.

En effet, chez Gide, l'eau en s'aérant, quitte son état bisexuel, lié à l'androgynie semencière qu'elle avait sur la terre. C'est en s'évaporant qu'elle s'unit à l'air et entre dans une liaison de couple neutre, un couple qui s'est formé par le désir de l'ascension, mais s'est retrouvé stérile, asexué. C'est là, dans ce couple stérile que l'eau retrouve son état pur et céleste: elle devient féminine et belle, dans tout l'éclat de sa virginité divine. Et c'est dans cette forme qu'elle est en mesure d'apaiser la soif et calmer les feux de l'amour. Alors à un moment donné, un feu viril, fort et dynamique séduit cette eau et affaiblit sa liaison peu solide et efféminée avec l'air. Ce feu rend à l'eau sa fécondité perdue, lui ouvrant le chemin de la maternisation. Dans cette imagerie, où l'accouchement de l'eau dans le ciel donne naissance à la pluie, les gouttes de cette pluie semblent des tout nouveau-nées sortant du ventre du nuage-mère ou bien de petits œufs.

Dans le ciel dépourvu de l'eau, tout perd d'éclat et de fraîcheur de sorte

---

1. Figures 1 et 2 pp. 6 et 7.

que l'air sans eau devient glacial. Même ses caresses font du mal, comme si sans eau, la douceur perd son sens. L'eau est ainsi imaginée comme un élément adoucissant la vie, assurant l'équilibre de l'existence. Pour aider l'air à retrouver son équilibre, la terre transpire et l'eau pure s'élance vers le ciel. C'est un échange permanent qui s'effectue entre le ciel et la terre, mais aussi un changement d'habitat chez l'eau. L'eau se déplace, circule entre le ciel et la terre en jouant habilement le rôle d'une chaîne flexible qui unit par des liens invisibles ces deux univers de différente nature. Le parcours cyclique de l'eau prend ainsi naissance, allant de la terre au ciel et du ciel à la terre. (Figure 1).

Ce parcours montre aussi les différentes phases de la métamorphose de l'eau quittant son état purement vierge pour celui purement maternisé, ce qui d'ailleurs entraîne chez elle un changement de couple:

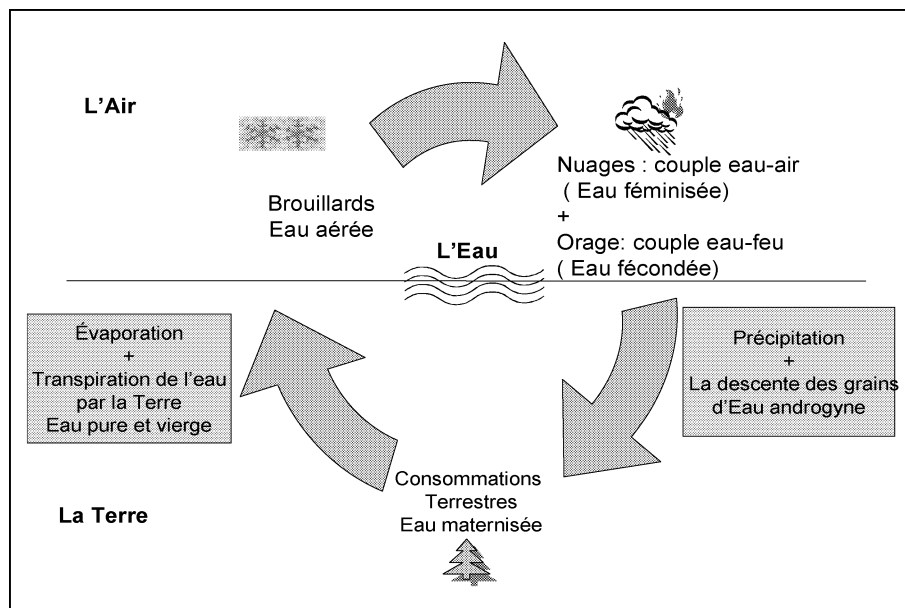


Figure 1: Le parcours cyclique de l'eau dans *Les Nourritures Terrestres*.

## II. La vie terrestre de l'eau

La vie terrestre de l'eau prend son essor dans *Les Nourritures Terrestres* à partir du couple eau-feu qui arrive sur la terre et la féconde. Puis un parcours horizontal commence chez les gouttes d'eaux, se développe sur la terre et introduit l'eau dans une vie purement maternisée. L'alliance de cette eau avec la terre produit tout d'abord un limon « pré génésique » qui sera à l'origine des formes physiques de vie surtout qu'il renferme la force végétante et régénératrice de la terre. (*Ibid.*, p.150). À la suite des changements de la nature, l'eau se valorise initialement en lait, puis en forme séminale, qui est, selon Bachelard, la plus précieuse, la plus chère et la plus fondamentale des formes que pourra prendre l'eau.

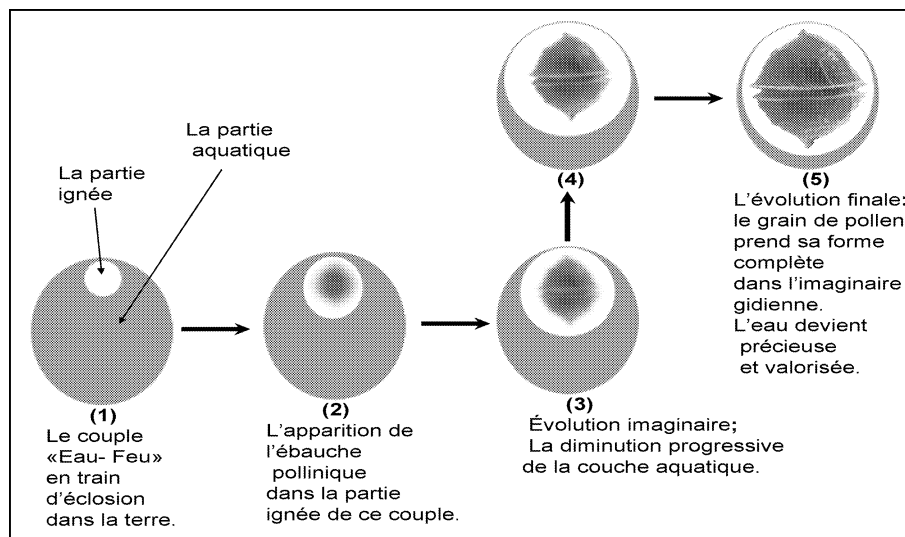
Petit à petit, l'eau s'enrichit en matières gélatineuses pour devenir ainsi « l'eau animale » (*Ibid.*, p. 161), l'eau qui contient l'essence et le « désir » de vivre sur la terre. Cette eau continue son trajet jusqu'à ce qu'elle parvienne à construire le paradis terrestre. Elle sera ce messager divin qui accomplit son devoir ultime.

Décidément avec la germination, le grain entre dans l'ordre de la temporalité. Avec la germination une vie vraiment liée à la terre voit le jour: un individu imbibé d'eau, se lance à la recherche de son essence Terrestre et « *une curieuse dialectique s'échafaude alors, une interpénétration du microcosme et du macrocosme par la méditation du substrat aquatique, et cette symbiose est génératrice d'une euphorie spécifique* » (Jean Libis, 1996, p. 40).

Tout commence ainsi lié au temps dans un espace clos. Quoique cet espace soit un refuge maternel (G. Bachelard, 1957, p. 130), il a pour cet être gidien un sens négatif: la perte de sa liberté. L'espace clos, à l'image d'un foyer, est en effet une chose haïssable pour Gide: « *Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos* » (Gide, 1921, p.76). L'essence de cette vie tire ses forces des réalités contraires. Ses points concrets sont nés des forces opposées où l'eau et le feu, couplés et pénétrés dans la terre donnent naissance à tout.



Ces forces produisent sur la terre des matières végétales et animales qui se différencient de celles des minérales. L'eau couplée avec le feu participe à une sorte de polarisation des vies Terrestres: plus l'eau sera chargée en feu, plus elle deviendra féconde et sensuelle. C'est ainsi que petit à petit elle se métamorphose soit en mucus contenant les spermes et les pollens, soit en sève végétale ou bien en miel et en fruit. Ici, Gide passe de l'eau au lait et aux autres nourritures liquides, ce qui signifie chez lui, un passage de microcosme à macrocosme. Il s'agit d'une lente évolution de l'eau androgyne de la pluie vers des gouttes d'eaux plus visqueuses, transformées en pollens:



**Figure 2: L'évolution progressive des gouttes d'eau vers les eaux nourricières et valorisées, dans *Les Nourritures Terrestres*.**

Riches en pollens, ces eaux portent des êtres dits « gamétophytes » qui portent des organes générateurs de « gamètes » mâles. Autrement dit, l'eau ainsi polarisée devient plus masculine que féminine. Elle part à la recherche des « gamètes » femelles pour reproduire plus d'êtres terrestres. Elle fonctionne, instinctivement, comme un moteur de prolifération, qui suit

14 Plume 3

sagement son chemin. Son fonctionnement ne se limite pas à la seule fécondation, mais elle enivre aussi les animaux, en l'occurrence des poissons. L'imagination gïdienne arrive progressivement à une polygamie mixte. Pour lui, les genres et les espèces comptent moins. Ce qui compte c'est uniquement le désir qu'on doit toujours satisfaire:

« Désirs! Beaux désirs – je vous apporterai des grappes écrasées ; j'emplirai de nouveau vos énormes coupes [...] » (*Ibid.*, p.109)

Les végétations absorbent cette eau et laissent la pénétrer en eux, pour se transformer en sève qui monte dans l'arbre faisant naître des feuilles, pour qu'il respire de l'air:

« J'avais besoin d'un poumon, m'a dit l'arbre ; alors ma sève est devenue feuille, afin d'y pouvoir respirer. Puis quand j'eus respiré, ma feuille est tombée, et je n'en suis pas mort... » (*Ibid.*, p.47)

Cet arbre isolé est en effet l'« être » de l'eau qui « paraît » comme le produit final à la suite d'une métamorphose continue. Jung et Bachelard croyaient que « *l'arbre est avant tout un symbole maternel* » (Bachelard, 1942, p. 99), et il présente une image de l'emboîtement des germes. Il est aussi l'axe de la vie Terrestre, qui suit son chemin vers le ciel, et tient ses forces, à la fois, de la terre et de l'air où il se ramifie. En d'autres termes, du point de vue bachelardien « *il attendait dans la feuillée, à la cime des forêts, la dissolution dans l'air, [...], il était donné à l'eau* » (*Ibidem*), et il réunit au fur et à mesure tous les éléments: l'eau circule en lui sous forme de la sève, la terre s'intègre à son corps par ses racines lui apportant des particules minérales, l'air revitalise ses feuilles, et enfin le feu en fait de nourritures organiques.

Puis cet arbre essaie de se fondre dans la terre pour faire « paraître » en lui un être tout neuf et obtenir une puberté de deuxième rang (*Ibid.*, pp. 25 et 26). La seconde puberté est aussi accompagnée d'un processus de mariage avec la nature dont l'étape préparatoire consiste à s'abandonner à la nature

(Gide, 1921, p77). Laisser la nature pénétrer, c'est une tendance à accepter le dehors de « soi » ; une envie de connaître les autres en faisant disparaître son « moi », mal construit, et laisser « paraître » le grand « Soi » archaïque, qui est sa nature même. Ces relations entre le « soi » et le monde ne se limitent pas à la dimension physique, elles engagent aussi des dimensions psychiques et spirituelles de la personne. C'est une formation continue que Gide désire, une abstraction des interactions, qui sont ponctuées et intériorisées. Il se laisse aller vers le devenir pour « paraître » autrement.

Grâce à ce mariage il revient à sa belle nature perdue ; il saisit son « soi » caché dans cette nature où il trouve sa parfaite harmonie, et là il goûte son précieux salut.

Or, cette quête de la beauté s'effectue chez Gide dans le noir de la nuit parce que la lumière sera bien perçue et que l'âme perdue pourra enfin se décharger des autres désirs et rompre avec le reste du monde. Contempler la grandeur de la lune et l'infini de sa beauté lumineuse dominant le ciel, traduit, en fait, le désir caché de Gide d'une infinité de lumière ou bien d'une divinité séduisante.

Gide rêve de cette « douce » lune pour retrouver enfin la solution finale à ses quêtes quotidiennes. Il veut retrouver sa part originelle toute féminine, et perdre toute sorte de polarisation masculine, ce qui entraînait toujours des désirs enflammés sans fin.

Par la fusion avec la nature, Gide essaie, en quelque sorte, d'exprimer une nouvelle phénoménologie où l'invisible est présent dans le visible. En effet, il se sépare du monde causal pour ensuite retrouver en lui-même les mondes intériorisés réfléchissant son « soi », son âme, son « moi » transcendant. Par ce passage il reçoit son individuation ultime, sa personne angélique qui fonctionne comme un miroir purifié. Alors peu importe qu'il soit sur la terre ou dans le ciel, il détient le fil conducteur qui le ramène toujours à son paradis.

L'homme gidien en trouvant l'eau de la vie, devient l'arbre de connaissance, s'enracine dans la terre et regagne son paradis. Enraciné dans

16 Plume 3

la terre humide, il rêve sa croissance. Mais cette vie terrestre rêvée de Gide cherche un rythme et une musique, lui assurant son harmonie. Nous constatons les phases alternatives du sommeil et du réveil se répétant à travers *Les Nourritures Terrestres* comme les clés magiques du fonctionnement de la vie, puis des morts journalières ou saisonnières, et des morts heureuses qui se manifestent tout comme les autres faces de la vie.

### III. La mort et l'infini de l'eau

« Contempler l'eau, c'est s'écouler, c'est se dissoudre, c'est mourir », écrit Bachelard pour qui « *l'eau fournit le symbole d'une vie spéciale attirée par une mort spéciale* » (Gide, 1942, p. 66). Dans *Les Nourritures Terrestres*, la mort est incorporée dans la vie et elle est même devenue l'un de ses principes. Le parcours cyclique de l'eau se boucle et se repère dans les points de la mort où l'eau trouve l'occasion de se retourner en haut et retrouver son énergie vivifiante. Gide voit dans la mort, une période prénatale et postnatale, nécessaire à effacer les formes désuètes et enrouillées de la vie. Il voit dans toutes les transfigurations des formes vivantes un perpétuel désir de renouvellement (Ibidem). L'essence de la vie paraît, en effet, comme une sorte d'énergie qui, une fois dans le monde, ne se perd jamais. L'imaginaire gidienne refuse une fin absolue pour le monde vivant. Ainsi, exploite-t-il une nouvelle vision de la mort qu'il conçoit comme chose attendue, née en même temps qu'une vie en état de grain se voit jour. (Ibid., p.132).

Voir la mort frôlant la vie, est une obsession pour éprouver le plus possible « *le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme* » (Ibid., p.56) et saisir « *ce que la proche attente de la mort donne de valeur à l'instant* » (Ibidem). En réalité pour Gide la vie est aussi agréable que précieuse, car la mort existe ; et que c'est l'ombre de la mort qui produit la notion de l'instant et du temps pour cette vie. Cet instant « *ne prenait pas cet éclat admirable, sinon détaché pour ainsi dire sur le fond très obscur de la mort* » (Ibid, p. 50).

Au fil de ses pensées, Gide arrive à une ontologie du temps qui voit la vie comme une entité discontinue des données séparées entre elles par des intervalles de la mort. Or il essaie de concentrer dans ces données vitales « toute une particularité de bonheur » et « une totalité de joie, isolée » (Ibidem).

Chez lui, le cycle de repousser à chaque fois pour sortir d'une phase nocturne se répète à plusieurs reprises. Il imagine que le commencement de la vie, au début de la genèse était une nuit où « *L'esprit de Dieu s'éveillait à peine, après avoir dormi hors du temps, sur les eaux* » (Ibid., p.45). Et s'il y a des « *sources plus délicates au soir, délicieuses à midi* » (Ibid., p.39) dans *Les Nourritures Terrestres*, la cause est encore la nuit et ses forces magiques: elle la rend plus légère, plus claire et plus neuve au petit matin. Vers midi, en absorbant davantage de la lumière solaire, l'eau arrive de nouveau à sa maturité. Puis sous le soleil « *tout se pâme* » à force de devenir fécond (Ibid., p.29) ; pour remettre les choses en ordre, Gide attend une mort libératrice, un refuge nocturne, un état de non-substance. Si cette force vitale de jour n'est pas arrêtée par la mort, elle pourrait rendre certains êtres pourris (Ibid., p.51).

Dans le monde des *Nourritures Terrestres* le cycle journalier de la mort et de la vie se répète comme un enchaînement arbitraire de cette existence. Mais il y a des moments où, dans l'imaginaire gidienne, cet enchaînement s'élève nettement vers le ciel. Là, il cherche apparemment une issue absolue pour brider ces feux de désirs qui, par un jeu de féerie, vont, en fin, devenir des étoiles lumineuses dominantes le ciel (Ibid., p.90).

Comme l'explique Bachelard « *chaque élément a sa propre dissolution, la terre a sa poussière, le feu a sa fumée* » (Bachelard, 1942, p. 125), chez Gide, la terre devient poussière et suit son destin de la mort. Mais là, il essaie plutôt de rendre au ciel son feu, qui accompagnait l'eau dans sa descente à la terre. En ce qui concerne l'eau même, il en voit un autre rêve qui la rend totalement à l'azur:

18 Plume 3

« J'ai vu pour la première fois les nuages, dans l'azur, se dissoudre ; je m'en étonnai beaucoup ne pensant pas qu'ils pussent ainsi se résorber dans le ciel – croyant qu'ils dureraient jusqu'à la pluie et ne pouvaient que s'épaissir. Mais non: j'en observais tous les flocons un à un disparaître ; – il ne restait plus que de l'azur. C'était une mort merveilleuse ; un évanouissement en plein soleil. » (*Les Nourritures Terrestres*, 1921, p. 56)

La mort heureuse de Gide n'est qu'évanouissement dans l'azur sans soucier le moindre du monde de ce qui arrivera après. Une mort si profonde rappelle cette phrase bachelardienne: « *l'eau dissout plus complètement. Elle nous aide à mourir totalement* ». Autrement dit, la rêverie de l'eau chez Gide arrive à son apogée qui est « *un néant substantiel* » (Bachelard, 1942, p. 125). Ensuite Gide s'introduit dans le monde de la mort dès cette page où il parle de la nuit de Walpurgis et de la rencontre nocturne avec la lune. Cette nuit s'annonce bien longue et elle ne voit le jour qu'au tournant d'un passage important de plusieurs pages. La rêverie de « *L'eau emporte au loin* » (Ibidem) l'imaginaire gidienne jusqu'à ce qu'il perd son être dans une « *totale dispersion* » (Ibidem). Là, il rêve des jardins merveilleux, des nuits heureuses et des neiges de l'hiver. Et s'il parle parfois du jour et du soleil, ce n'est que du passé, un souvenir lointain, des choses vécues. Puis, il sent progressivement la fatigue l'envahir et souhaite l'arrivée du jour:

« ...Que de nuits, ah! Vitre ronde de ma cabine, hublot fermé, – que de nuits j'ai regardé vers toi, de ma couchette, en me disant: Voici, quand cet œil blanchira, ce sera l'aube ; [...] et l'aube lavera la mer ; et nous aborderons à la terre inconnue. » (*Ibid.*, p.68)

Comme si, après ce long sommeil, à l'image de la mort, cette imagination n'était pas encore arrivée à un état stable: elle se voit dans un déluge, « *dans les flots qui se suivent et se ressemblent* ». Gide poursuit ses rêves jusqu'à l'arrivée à une nouvelle terre, l'île originale. Mythiquement parlant, l'esprit

gidien dans ce rêve diluvien « *est fasciné par le désir d'une géographie redistribuée* » (Jean Libis, 1996, p. 98). C'est pourquoi, à la fin, ce gardien de la tour des *Nourritures Terrestres* descend de sa tour « *dans la plaine* », annonce « *le jour naît* », voit « *une énorme génération qui monte, qui monte toute armée, toute armée de joie vers la vie* » (*Les Nourritures Terrestres*, 1921, p. 164).

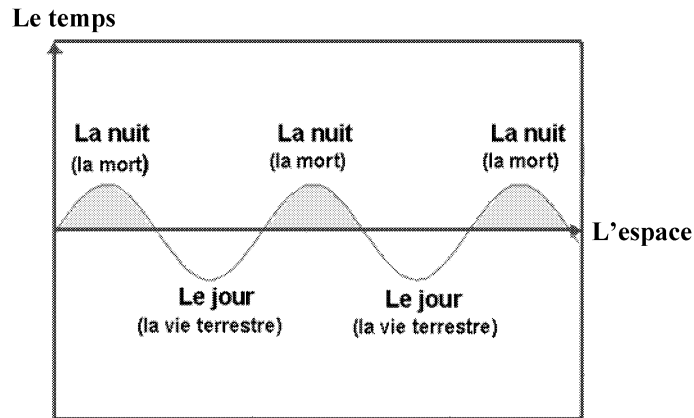
On dirait que Gide suit le mouvement naturel de l'eau rêvée, qui part à son abolition après qu'elle ait acquiert sa forme particulière. Elle se réintègre « *dans le sein de l'Un-Tout* » pour entrer en symbiose avec le reste du monde (Jean Libis, *L'eau et la mort*, 1996, p. 36). Dans ce mouvement l'eau désire « *l'ordre universel de la forme* » et sort de sa forme individuelle (Ibidem). Or chez Gide, la mort est un moteur censé rassembler les particules vivantes en obéissant au principe du repos. Pour Gide comme « *pour certains rêveurs, l'eau est le mouvement nouveau qui nous invite au voyage jamais fait, ce départ matérialisé nous enlève à la matière de la terre* » (Ibidem).

Peut-on déduire du monde imaginaire gidien les cycles périodiques de la mort et de la vie terrestre. Comme on vient de le voir, la vie des *Nourritures Terrestres* trouve ses assises dans une période noire prénatale qui existait dès le début de la genèse. L'existence terrestre commence après une nuit de toute l'éternité. Les nuits, qui volent ensuite au secours de la vie déshydratée et pâmée, fonctionnent comme des phases de repos et de revitalisation, pour mieux dire, comme des morts de courte durée. Mais quand il parle du ciel et de ses ascensions, il s'agit d'un changement d'aspect de vie, un changement d'habitat.

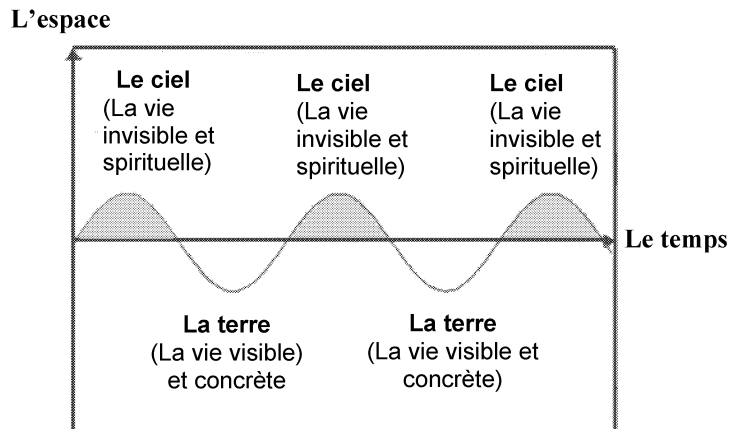
Dans l'imaginaire de Gide, après la mort physique, le ciel se révèle comme un lieu où une autre source de vie, invisible, renaît et préserve l'essence de l'existence pour toujours. En d'autres termes, les forces génératrices du monde métaphysique sont placées dans le ciel des rêves gidiens et elles font souder, mystérieusement, la vie à la mort.

Ces diagrammes aident à clarifier davantage ces remarques:

20 Plume 3



**Diagramme 1: Les cycles temporels de la mort et de la vie Terrestre, vus dans *Les Nourritures Terrestres***

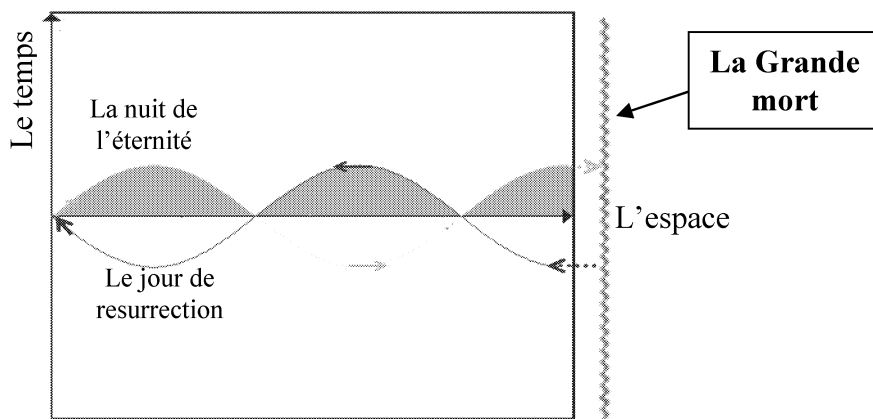


**Diagramme 2: Les cycles des échanges spatiaux de vie entre le ciel et la terre, vus dans *Les Nourritures Terrestre***

On insiste sur ce que Gide voit dans la renaissance du Jour dernier, et dans l'avènement du « *peuple en fête déjà marche au-devant du soleil* » (*Les Nourritures Terrestres*, 1921, p. 164), et dans son cri de joie: « *voici le jour et nous y croyons* » (Ibidem), pour montrer chez lui l'existence d'une



croissance en une sorte de résurrection. Un jour de résurrection qui ferme la phase diurne de cette nuit de toute éternité. Le diagramme suivant montre ce retour final au point du départ de la genèse



**Diagramme 3: Les cycles de vies et de morts qui se complètent après la grande mort**

Mais ce dernier retour cyclique est vu dans l'Un-Tout du monde. « *C'est le tranquille dé-nouement de l'être qui vient se confondre avec le milieu selon une expansion achevée* » (Jean Libis, 1996, p. 39). Le monde est alors considéré comme « Un » énorme « être » dénoué de ses cycles, tenant à la fois le début et la fin, dans un énorme cycle prolongeant dans l'infini de l'espace et du temps. Cet être est, en effet, une grande source divine dont toutes ses gouttes s'équivalent (*Les Nourritures Terrestres*, 1921, p. 75).

Le schéma suivant résume ces rêveries aboutissant à cet Un-Tout rêvé où se trouve le repos gidien:

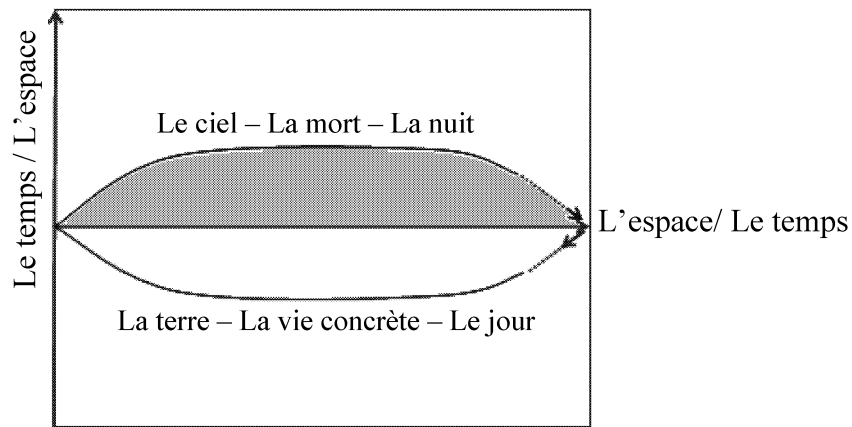


Schéma 1: L'Un-Tout du monde contenant tous les cycles rêvés

### Conclusion

Si Gide change de direction dans ses tendances vers le ciel et la terre et que même dans son monde le plus intime, il essaie de réconcilier le ciel et l'enfer, c'est parce qu'il croit en une vision universelle qui s'applique à travers l'harmonisation des divers éléments du monde. Cette harmonie est cherchée dans sa quête du bonheur, dans ses voyages et dans ses rêves. Dans les rythmes journaliers de l'alternance de la nuit et du jour, du sommeil et du réveil, il en voit toujours la force de la vie qui joue une symphonie bien rythmée, savamment construite.

Si Gide est en perpétuel aller-retour entre le monde sensuel et spirituel, attiré par la vie et obsédé par la mort, c'est parce qu'il a besoin d'une totalité apaisante. Il veut que l'unification des pensées se réalise. D'ailleurs son monde imaginaire la réclame aussi: il rêve avec l'eau, court après elle et s'abandonne dans ses mouvements inlassables ; il s'y dissout enfin et se perd dans ses flots pour retrouver l'unité du monde, pour acquérir l'Un-Tout. L'imaginaire de Gide met à sa disposition l'eau, cet élément si souple, si mobile qui lui traduit très bien les mondes touchables et intouchables, car elle se transfigure facilement d'un monde à l'autre et prend facilement les

différentes formes aériées et terrestres. Plus solide que l'ombre, l'eau exprime les non dits de la nature, ses parties cachées, ses tabous ; et plus mobile que la terre, elle déforme les points rigides de la vie terrestre et s'envole vers le ciel à la recherche des nouvelles positions.

La rêverie de l'eau convient aussi au désir gidien de se souder à la nature, à réaliser un mariage fécond avec elle et obtenir la Beauté extrême. C'est la résolution finale à son narcissisme qui cherche l'admiration totale. Il laisse la nature pénétrer en lui pour que son intérieur se lie à l'extérieur, pour que les barrières qui le séparent de son milieu, s'effondrent et son individuation se réconcilie à l'ensemble.

### **Bibliographie**

BACHELARD Gaston, *L'eau et les rêves: essai sur l'imagination de la matière*, José Corti, 1942.

-----, *La poétique de l'espace*, PUF, 1957.

GIDE André, *Les Nourritures Terrestres*, Gallimard, 1921.

LIBIS Jean et NOUVEL Pascal, *Gaston Bachelard: un rationaliste romantique*, Édition universitaire de Dijon, 2002.

-----, *L'eau et la mort*, Le centre Gaston Bachelard, Dijon, 1996.

PERROT Maryvonne, *L'eau, mythes et réalités*, Édition universitaire de Dijon, 1992.